

Le nouveau prof d'histoire

Jonathan Livernois

Numéro 314, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84040ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Livernois, J. (2017). Compte rendu de [Le nouveau prof d'histoire]. *Liberté*, (314), 46–47.

Le nouveau prof d'histoire

Trois livres de Patrick Boucheron conçoivent l'histoire comme commentaire sur le présent.

JONATHAN LIVERNOIS

Voici un historien qui dit chercher chez les poètes comme Yves Bonnefoy « des leçons d'exactitude », une « morale de la précision ». Il croit que l'histoire doit « faire droit aux futurs non advenus, à leurs potentialités inabouties », refusant ainsi de jouer les professeurs de désespoir. C'est un intellectuel, aussi, qui se qualifie de « modéré, intéressé par toutes les formes de pensée radicales ». Il considère par exemple que la place de la République doit être un lieu ouvert à tous les vents contraires, qu'il s'agisse d'un mausolée en hommage aux victimes du 13 novembre 2015 ou de Nuit debout. Avec lui, le Collège de France « vire à gauche », écrivait *Le Nouvel Observateur* en décembre 2015. Rencontrez donc Patrick Boucheron, cinquante ans.

L'homme, médiéviste, spécialiste de l'urbanisme des villes italiennes, savait où il mettait les pieds en ce 17 décembre 2015. Pour se faire la main, il avait lu au préalable les leçons inaugurales de ses prédécesseurs au Collège de France, celle de Barthélémy Masson, dit Latomus (1534), jusqu'à celle de Roger Chartier (2007), en passant par celle de Jules Michelet (1838) et de Pierre Bourdieu (1982). Il avait aussi lu celle de Michel Foucault, *L'ordre du discours*, prononcée le 2 décembre 1970, dont il a retenu beaucoup de choses. Quarante-cinq ans avant Boucheron, Foucault faisait déjà face au même problème, à la même aporie, qui finira par devenir le sujet de sa leçon : inaugurer un cours dans un cadre institutionnel qui engendre des dispositifs de contrôle des discours, tout en refusant les commencements et en décrivant, voire en dénonçant ces dispositifs. Si beaucoup d'historiens se méfient des fulgurances foucauldienues, Boucheron choisit plutôt de relancer cette aporie : comment faire et défaire l'histoire de la Renaissance au cœur d'une institution fondée en 1530 et reposant sur les visées soi-disant humanistes de François I^{er} ? C'est donc sous l'égide de Foucault, qu'il cite à plusieurs reprises, que l'historien propose cette leçon inaugurale remettant en question l'institution et la discipline. Il ne le fera pas en jetant, trop facilement, les idoles par terre.

Déjà, le titre de la chaire donne le ton, foucauldien : « Chaire d'histoire des pouvoirs en Europe occidentale, XIII^e-XVI^e siècle ». Quelle est cette étrange périodisation, qui se moque des lignes du temps coiffant les tableaux de nos classes d'histoire, à l'école secondaire ? Sommes-nous au Moyen Âge ou dans les Temps modernes ? Qu'en est-il de la Renaissance ? Qu'arrive-t-il au pilier épistémique du Collège de France, fondé en 1530, pour enseigner les nouveaux savoirs ne trouvant pas leur place à la vieille Sorbonne médiévale ? Pourtant, on le sait aujourd'hui : les théologiens de la Sorbonne n'étaient pas « les infâmes obscurantistes que l'on dit ». L'humanisme n'est-il qu'un mot du XIX^e siècle, qui n'existe pas encore dans le Littré, comme le rappelait Foucault à l'époque des *Mots et les choses* ?

À l'aune de l'enthousiasme du professeur Latomus, Boucheron écrit :

On reconnaît dans ce discours cette grande rhétorique de la séparation des temps qui, du même mouvement, invente les deux périodes qu'elle écarte : Moyen Âge et Renaissance. Mais on comprend aussi combien la légende de fondation du Collège de France est intimement liée à ce geste même. Aussi pourra-t-on trouver sacrilège d'enjamber, dans ses murs, la coupure humaniste.

S'ensuit le geste de l'historien qui remet en question le caractère imaginaire et toujours précaire de l'origine de l'institution, incarné par le tableau (1824) de Guillaume Guillon représentant la fondation du collège par François I^{er}, y intégrant même Léonard de Vinci, mort depuis onze ans... Boucheron propose une perspective qui rappelle encore Foucault : « En mettant ce puissant imaginaire à l'épreuve d'une histoire des pouvoirs, on devine la chronique plus heurtée d'une fondation fragile et hésitante. Point de commencement ici, mais une suite incertaine de recommencements s'attardant jusque dans les années soixante du XVI^e siècle. » Le massacre de la Saint-Barthélemy, le 24 août 1572, où fut notamment assassiné un professeur du collège, Pierre de la

PATRICK BOUCHERON
Ce que peut l'histoire
Collège de France / Bayard,
2016, 72 p.

PATRICK BOUCHERON
Conjurer la peur. Essai sur la force politique des images, Sienne, 1338
Seuil, 2013, 282 p.

PATRICK BOUCHERON
Léonard et Machiavel
Verdier, 2008, 216 p.

Ramée dit Ramus, est même retenu, de manière provocatrice, comme l'un des moments de « fondation » de l'institution.

La période que Boucheron choisit comme champ d'études, c'est-à-dire les XIII^e, XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, n'existe pas en soi, n'a pas une vie propre autre, peut-être, qu'heuristique. Il s'agit là de découpages que Boucheron choisit pour rendre intelligible une histoire des pouvoirs, à partir de la réforme grégorienne, qui mène à la lutte entre les institutions ecclésiastiques et laïques pour s'accaparer le pouvoir symbolique, la « mise en partage d'un monde de pensées, de valeurs, d'images et d'intentions ». On dirait bien que Jacques Rancière vient s'ajouter au groupe des influences de Boucheron, d'autant que ce dernier parle même de « l'émancipation critique » que devrait engendrer l'histoire. Provocation. Je ne crois pas avoir entendu récemment de tels propos dans d'autres grandes institutions françaises, sous la Coupole, par exemple. J'ai entendu les mots « Quentin Tarantino » et « mort de la culture occidentale », ça, oui, mais pas « émancipation critique ». Dommage pour la pensée.

Au détour d'une page de *Ce que peut l'histoire*, l'historien rappelle la fresque du bon et du mauvais gouvernement d'Ambrogio Lorenzetti. Nous voilà projetés en 1338, à Sienne. Dans sa magnifique étude, *Conjurer la peur. Essai sur la force politique des images* (2013), Boucheron s'attachait déjà aux significations et fonctions de cette fresque, peinte sur les murs du Palazzo Pubblico, tout près de la célèbre place publique incurvée, la Piazza del Campo. Nous donnant à voir l'œuvre, décrivant ses symboles, ses allégories, évitant les pièges d'une lecture anachronique (l'historien se moque du *Da Vinci Code* au passage) tout en considérant que nous ne pouvons parler qu'à partir du « bel aujourd'hui », Boucheron montre l'efficacité de l'imagerie politique. Il révèle sa capacité de mater la peur en la nommant, en la représentant. Dire la peur pour mieux la conjurer : voilà un thème que l'on connaît bien, au Québec, depuis Arthur Buies jusqu'à Jean-Charles Harvey, au moins. Au XIV^e siècle, il s'agissait surtout de montrer aux habitants de Sienne les dangers de la tentation seigneuriale et de rappeler que le gouvernement communal, au contraire, est porteur de justice et d'une certaine équité. En témoigne le cortège des conseillers, sur le mur nord de la fresque, tous de même taille (« nivelés par le rabot de l'équité »), qui tiennent une corde menant de l'allégorie de la Justice et de la Concorde à celle de la Paix, de la Force et de la Prudence. Le trajet est bien clair.

Puisque nous en sommes à la purgation des peurs : pour un littéraire en proie aux tourments de l'histoire (je parle d'un ami que vous ne connaissez pas), les propos de Boucheron ont quelque chose de cathartique. Il rappelle, à la toute fin de sa leçon inaugurale, de ne pas oublier

ce coup de froid jeté sur l'inventivité de l'intrigue historique par le rappel à l'ordre du réel qu'exigeait la réponse à l'épreuve négationniste. Il serait bien imprudent de ne pas comprendre que ces raisons nous requièrent encore, et plus que jamais. Elles nous requièrent, certes, mais exigent également de nous autre chose. Elles exigent que l'on se donne les moyens, tous les moyens, y compris les moyens littéraires, de réorienter les

sciences sociales vers la cité, en abandonnant d'un cœur léger la langue morte dans laquelle elles s'empâtent.

La littérature et l'histoire ne sont pas des forces contraires. Patrick Boucheron en donnait déjà un bel exemple, en 2008, dans son *Léonard et Machiavel*, qui s'attachait à la rencontre entre les deux hommes. Que des preuves indirectes, que des traces éparses de cette rencontre, ce qui augure bien pour le romancier mais mal pour l'historien, qui peut rester sur la touche. À moins de décider d'en faire tout de même la matière de son livre. Boucheron construira ainsi son ouvrage autour du « sentiment banal de la vraisemblance ». Il ne s'agira pas exactement de faire parler « les silences de l'histoire, ces terribles points d'orgue où elle ne dit plus rien », comme l'écrivait Michelet. Il s'agira plutôt de relier les destins des deux hommes en recourant à des images récurrentes, à des allégories. Le fleuve, par exemple, traverse les deux destins. On le voit d'abord sur le plan de la ville d'Imola, dessiné en 1502 par Léonard de Vinci pour le compte de César Borgia. Qu'en est-il de ce fleuve, le Santerno, dessiné au bas du plan, brisant l'unité du dessin ? « Léonard a peint la fureur du fleuve qui menace et qui bouscule, car telle est la réalité du monde. » Machiavel ajoutera : « Ce fleuve est comme la fortune : une force à endiguer et à contraindre, par cet art du rythme et de la puissance qui fait la *virtus* du prince et l'*ingenium* de l'ingénieur. » Le fleuve devient même le projet des deux hommes, qui s'investissent, pour le compte de Florence, dans le détournement du fleuve Arno, afin de soumettre la rebelle Pise, ce que les sièges successifs n'ont pas réussi à faire. Même si l'entreprise a été un échec, elle a été déterminante pour l'un comme pour l'autre.

Le fleuve donne à comprendre l'histoire : comme lui, elle a un cours imprévisible, des détours qui ne permettent pas de voir ce qui vient, des affluents inconnus, des tracés qui changent et qui auraient pu être bien différents (« des potentialités inabouties »). Il faut s'y adapter, voilà tout. Toujours tenir compte du fait qu'il n'y a rien d'inéluctable, qu'il s'agisse de l'issue d'une bataille ou de la gloire de César Borgia. C'est ainsi que Léonard de Vinci aura peint *La bataille d'Anghiari* (même si l'œuvre n'a pas été achevée) et que Machiavel voudra conseiller le Prince. Voilà la vraie rencontre entre les deux hommes.

Tous les matins de l'été 2016, Patrick Boucheron propose, sur les ondes de France Inter, une série de capsules de cinq minutes intitulée *Un été avec Machiavel*. Parcours fascinant, qui nous mène de la Florence des Médicis à Guy Debord. Dans l'émission du 29 juillet, l'historien rappelle qu'« il est très rare que les historiens aient à se prévaloir d'une quelconque lucidité sur le présent. Le plus souvent, ni leur savoir ni leur méthode ne les empêchent de s'aveugler. Seul ou presque, Marc Bloch fait exception. » Le grand historien français, résistant exécuté par les Allemands en 1944, n'est plus seul, je crois. Le temps revient. Ne le manquez pas. **L**

♦ *Ce que peut l'histoire* est également disponible en ligne (version courte) sur le site du Collège de France : www.college-de-france.fr.